

Faire des pas

Chimère/Shimmer, Musée national des beaux-arts du Québec,
Québec, 11 novembre 2010 au 3 avril 2011

Geneviève Loiselle

Art vs médias : 50 ans après
Number 109, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, G. (2011). Review of [Faire des pas / *Chimère/Shimmer*, Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, 11 novembre 2010 au 3 avril 2011]. *Inter*, (109), 78–79.

Faire des pas

PAR GENEVIÈVE LOISELLE



Par nécessité, la commissaire en art contemporain Anne-Marie Ninacs ramène dans les salles les artistes qu'elle aime ; car sans cesse, nous rappelle-t-elle, nous nous poserons ces questions : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? De fait, des œuvres de Karilee Fuglem, d'Angèle Verret et de Claire Savoie se trouvent à nouveau au Musée national des beaux-arts du Québec alors qu'en 2004-2005, la commissaire en avait réuni certaines – mais aussi d'autres de Jean-Pierre Gauthier et de Michael A. Robinson – autour de la dernière de ces interrogations. Ainsi, pour vivre des œuvres d'art et même si cela ne résout absolument rien, Anne-Marie Ninacs sait qu'il nous faudra, tout comme elle, nous coller le nez à la surface et faire des pas, plus ou moins distanciés, devant les œuvres¹. *Avancer dans le brouillard* constituait déjà une avancée. Ici, les pas de la commissaire se rallongent. Aussi, face aux œuvres de *Chimère/Shimmer*, elle nous dirige, bien à propos, devant cette inébranlable vérité : « sauf de la vie qui bat en nous et de notre mort inéluctable, nous n'avons aucune certitude [...] ». Nous édifions ainsi nos vies sur des fondations précaires – *chimères* – et sur de miroitantes illusions – *shimmer* »².

Par rebonds, entre les 32 œuvres des 17 artistes de l'exposition, il y a ces images récurrentes : des

cercles, des grillages, des voiles diaphanes. Il est question de perte çà et là, tel propos se retrouve repris ailleurs, et tout se rapporte à la vidéo *Shimmer* de Nelson Henricks. Ainsi, les rapprochements entre les œuvres, toutes issues de la collection du Musée, sont ostensibles ; tant et si bien que l'on pourrait tracer des lignes entre celles-ci et nos yeux ou notre bouche, à la manière des échanges de nourriture dans les dessins *Porus (Carnets d'intentions)* de Massimo Guerrera. La commissaire elle-même parle de ce qu'elle retire de la fréquentation des œuvres : « [elles] m'accompagnent, dit-elle, et ne cessent de m'apprendre à vivre le plus pleinement possible »³. Déjà, avec *Massimo Guerrera : Darboral*, Anne-Marie Ninacs rapportait sa relation si personnelle aux œuvres. Encore une fois, les « nourritures artistiques et humaines »⁴, auxquelles référerait la commissaire, trouvent ici un prolongement.

Bien que *Shimmer* agisse comme œuvre centrale de l'exposition, c'est davantage la vidéo *I Feel Cold Today* de Patrick Bernatchez qui nous reste collée à la « coquille crânienne »⁵. Plus posée dans sa lente force souterraine, cette œuvre nous semble éclipser le soleil. Cet état de fait pourrait cependant participer du propos de *Chimère/Shimmer*. D'un côté, ce serait le brouillard et

de l'autre, quelque chose de différent qui nous permettrait de voir plus loin. Dans cette opposition, il est question d'accrochage – la première œuvre, contrairement à la seconde, est ouverte à tout l'espace – mais aussi d'interaction dans l'étalement du sens.

D'abord, la vidéo d'Henricks parle de contamination : le narrateur – c'est l'artiste lui-même, on l'apprendra par ailleurs – se cherche avec les mots et les images. Il s'explique au regard des autres, mélange ses souvenirs, mêle intimité et distance pudique. Ses visions défilent comme celles d'un rêve, ses phrases se bousculent sans la clarté d'un discours organisé. Ainsi se profile le semblant : ce que la mise en espace nous donne à penser de l'œuvre et non pas ce qu'elle est car, assis très près des portes d'entrée, le regard légèrement vers le haut, les oreilles pleines des bruits environnants, nous sommes là à essayer de comprendre ce qui se dit depuis le haut-parleur accroché au-dessus de nous.

La contamination est aussi celle de toute une vie⁶. Celle dont l'artiste essaie de saisir le sens, lui aussi.

À l'opposé, *I Feel Cold Today* a la clarté d'une pleine lune. La vidéo de Bernatchez nous entraîne dans les dédales des bureaux vétustes et désertés

d'une entreprise moderne. Lentement – la vidéo étant entièrement projetée au ralenti – on nous montre le mobilier fonctionnel, métaphore de l'aliénation et de l'enfermement dans les normes sociétales. Puis, quelque chose qui relève de l'enchantement pénètre l'intérieur et balaie progressivement l'ennui : une tempête de neige finira par bloquer les passages. Par son mouvement dévastateur, elle renverse le statu quo et présente cet espace autrement modulé où nos pas affranchis des peurs pourraient se poser.

Et elle l'exprime si bien : « [N]ul ne dit qu'il est moins effrayant de marcher sur la terre trop ferme que de perdre pied⁷. » Faire des pas s'articulerait d'abord selon ces deux manières : se perdre en cherchant trop de réponses ou plonger plus avant en n'en empoignant qu'une seule.

Entre ces deux positions, il y a celles qui vacillent. Sitôt que l'on voudrait toucher aux cercles à peine visibles de l'œuvre *Untitled (Expanded Open Cluster)* de Karilee Fuglem, sitôt ils fuiraient sous nos doigts.

Autre œuvre, autres brouillages. Les temps passés et présents s'entremêlent dans la série *De Natura (Humana)* de Peter Krausz. Ses clichés d'hommes nus sous la douche de vestiaires opèrent dans les couches de la mémoire d'Auschwitz. Moins précieux et plus apaisants que l'archive⁸, ils condensent à eux seuls bien des problématiques de l'être : le legs des générations précédentes, la résilience, la hantise, le manque. Aussi, le désir de l'Autre et l'inexorabilité des distances se soudent dans l'aplatissement photographique, opposant et réunissant à la fois les percées vers des espaces à demi bouchés et l'apparence, à l'avant-plan, d'une grille faite de dallages blancs en céramique. Placée dans un passage que l'on traverse, la série renforce, encore plus ainsi, la notion de voyeur explicite à son point de vue, **mais c'est de front et en s'y attardant** que l'on devrait la regarder.

L'exposition montre ainsi plusieurs œuvres qui agissent comme métaphores des états fluctuants de l'être. Mais elle aménage aussi une parenthèse critique en abordant le processus, tout aussi animé,

de la création. Avec leurs registres abstraits, les œuvres de Fernand Leduc, de Françoise Sullivan et d'Angèle Verret exemplifient la position de non-savoir à laquelle pourraient aspirer les peintres devant la surface vierge. Ailleurs, Guerrero tente de fabriquer un objet à partir d'un texte raturé du dramaturge Olivier Choinière. Dans l'exposition, le texte est grossi et couché sous plexiglas : il prend la forme d'une table. L'objet, lui, se terre dessous : c'est une petite bête tous crocs sortis. Dans cette entreprise à deux, il est question, pour Choinière, d'un souvenir d'enfance à purger. En ami, Guerrero va l'assister mais, au final, l'œuvre conservera les traces des expériences décalées. Si l'on parle de décalage, il faudra revenir sur Peter Krausz, lui qui, ici, pose l'acte de création comme un autre « point de contact possible [...] avec le réel »⁹. ◀

NOTES

- 1 Cf. Anne-Marie Ninacs, *Avancer dans le brouillard*, catalogue d'exposition (du 21 octobre 2004 au 17 avril 2005), Musée national des beaux-arts du Québec, 2004, p. 53.
- 2 *Id.*, *Chimère/Shimmer*, catalogue d'exposition (du 11 novembre 2010 au 3 avril 2011), Musée national des beaux-arts du Québec, 2010, couverture arrière.
- 3 *Ibid.*, p. 4.
- 4 *Id.*, *Massimo Guerrera : Darboral*, catalogue d'exposition (du 14 novembre 2002 au 12 janvier 2003), Musée du Québec, 2002, p. 4.
- 5 *Id.*, *Chimère/Shimmer*, *op. cit.*, p. 13.
- 6 « *No man is an island, entire of itself* », exprimait à merveille le poète et prédicateur anglais John Donne.
- 7 A.-M. Ninacs, *op. cit.*, p. 12.
- 8 Cf. Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*, de Minuit, 2003, p. 11.
- 9 *Ibid.*, p. 98. La commissaire nous invite à le faire, mais n'insiste pas assez. Il faut regarder côte à côte les images de *De Natura (Humana)* de Krausz et celles des photographies clandestines prises en août 1944 par les membres du Sonderkommando d'Auschwitz qu'analyse ici Didi-Huberman.

Bachelière en histoire de l'art de l'UQAM, GENEVIÈVE LOISELLE travaille présentement comme coordonnatrice à Est-Nord-Est, résidence d'artistes. Depuis une douzaine d'années, elle s'intéresse à l'écriture en arts visuels, ayant entre autres publié chez *Impact Campus*, *Voir* (Québec) et *ETC.*



- 1 Valérie Blass, *Comment se tenir / Comment être là*, 2006. Coll. MNBAQ. Photo : Bettina Hoffmann.
- 2 Sylvain Bouthillette, *Mahakala bombardant le conditionnement mental*, 1999. Coll. MNBAQ.
- 3 Pierre Dorion, *The Window (Saint-Gervais-Saint-Protais)*, 1998-1999. Coll. MNBAQ. Photo : Jean-Guy Kérouac, MNBAQ.
- 4 Massimo Guerrera, *Porus. Le Profil des animaux dans le feuillage (avec Olivier et Simone)*, 2002-2003. Coll. MNBAQ. Photo : Patrick Altman, MNBAQ.